

## Et toi, tu serais comment si tu avais du pouvoir ?

Ah si j'étais président ou supra grand directeur de cette multinationale, ça ne se passerait pas comme ça ! On s'imagine volontiers dans la position du puissant, mais n'agissant certainement pas de la même manière que ceux qui nous imposent des choses dont on ne veut pas : on s'imagine incarnant le chef juste, honnête, charismatique, engagé, visionnaire, intelligent, appliquant de nobles convictions, n'oubliant pas la réalité, réduisant les inégalités, faisant croître et évoluer positivement la société ou l'organisation. On serait loin des magouilles et toujours proche de nos concitoyens qu'on écouterait, nous. Et ainsi, on mériterait les avantages de la fonction, mais on n'en abuserait pas, peut-être même qu'on diminuerait les revenus faramineux que la place nous offre, peut-être qu'on resterait modeste et humble et qu'on refuserait que la cour se mette à genoux pour nous. On penserait avant tout au pays, à l'organisation, et on travaillerait à ce que tout soit meilleur pour tout le monde, on rendrait efficace l'entreprise, heureux les subordonnés et les citoyens, c'est tout ce qui nous importerait. Et seuls les méchants, les arriérés, les ennemis de la nation/de l'entreprise seraient mécontents.

Ce rêve - aussi naïf que celui d'un enfant- suppose donc que les politiques, les grands patrons seraient donc en fait tous des salauds et que si on est si mécontent des partis politiques, des personnes en haut de la pyramide, quels qu'ils soient, c'est parce qu'ils ne sont pas les bonnes personnes ou n'ont pas de bonnes idées. Il faudrait donc en changer jusqu'à trouver le bon prétendant. Soit, par exemple ? Les ambitieux, les mégalomanes répondraient sans doute oui ; les humbles, non. Et là on touche déjà un premier paradoxe : ceux qui ne veulent absolument pas du pouvoir seraient peut-être ceux qui sont le plus à même de savoir le gérer, ce pouvoir...

On pourrait poser autrement notre questionnement : est-ce le pouvoir qui attire les "mauvaises" personnes ou est-ce que c'est le pouvoir qui rend "mauvais" ? Si on forçait notre rêveur, mais néanmoins humble (il ne veut pas du pouvoir) à en avoir du pouvoir, serait-il alors encore humble, juste, mettrait-il son pouvoir au service des autres, de l'organisation, de l'intérêt collectif, de l'efficacité ? Voyons ce que nous en disent les recherches en psychologie:

**- En situation de pouvoir, on choisit toujours de prendre des mesures qui sauvegardent notre pouvoir, le maintien, plutôt que des mesures qui servent l'organisation ou l'intérêt collectif.**

Autrement dit, en situation de pouvoir, on pense avant tout à conserver son pouvoir plutôt que de servir l'intérêt collectif.

**Gangloff (1996)** a présenté à 55 cadres (37 en entreprise privée ; 18 en entreprise publique) une série de cas problématiques où l'on pouvait opter pour deux décisions : l'une allait dans le sens de l'organisation, mais pas de son propre pouvoir ; l'autre permettait de garder son pouvoir, mais ne profitant pas à l'entreprise.

Par exemple, on présentait le cas d'un excellent salarié qui avait osé se garer sur le parking de la direction et qui mettait l'entreprise au défi de le licencier pour cet acte. Les cadres sujets de l'expérience devaient dire s'il fallait le licencier (une décision qui allait dans la préservation de leur pouvoir et qui n'était pas profitable à l'entreprise) ; ou s'il fallait laisser cette personne brillante à son poste (une décision favorable à l'entreprise, mais qui mettait en danger le pouvoir).

Quels que soient les cas présentés, les cadres choisissaient toujours la décision qui leur permettait de conserver leur pouvoir, mais qui nuisait à l'entreprise.

Les décisions, chez les puissants, se prennent d'abord en fonction de leur pouvoir (pour le préserver, pour le défendre, pour empêcher les menaces, pour l'augmenter), pas en fonction de l'intérêt général, pas même en fonction du profit de l'entreprise.

**- en situation de pouvoir, on arrive moins à se contrôler soi-même.**

Autrement dit, le pouvoir qu'on a sur les autres diminue celui qu'on a sur soi.

**Guinote (2007)** les sujets sont divisés en deux groupes après avoir rempli un questionnaire :

- On dit au premier groupe qu'ils sont doués pour résoudre des problèmes et qu'ils seront donc des "travailleurs". Ils seront rémunérés 4 dollars, mais ils pourront avoir 2 dollars de plus si les évaluateurs jugent favorablement leur travail.

- On dit au deuxième groupe qu'ils sont doués pour évaluer la créativité, ils seront donc les "évaluateurs". Ils seront rémunérés 6 dollars et pourront décider d'attribuer ou non une prime aux travailleurs.

Tous les sujets ont pour tâche de décrire la journée d'une personne noire américaine, Jeff. Cependant, on scinde encore en deux l'expérience : à un groupe on dit que généralement les gens se basent sur des stéréotypes et qu'il ne faut surtout pas faire comme eux ; à l'autre groupe, on ne dit rien.

**Résultat** : qu'importe que la personne ait du pouvoir ou non, elle utilisera des stéréotypes si on ne la prévient pas avant. Quelqu'un à qui on a donné du pouvoir n'a pas plus de self-control qu'un sans-pouvoir. Avoir des responsabilités n'est donc pas un facteur qui pousse au contrôle de soi, du moins dans cette expérience, avec un pouvoir peu puissant (on espère en tout cas que les personnes qui ont par exemple, le pouvoir de tuer, ait plus de contrôle sur eux même).

Les sujets ont une autre tâche : ils doivent à présent évaluer Joe à partir de traits stéréotypés ou non.

**Résultat** : les évaluateurs à qui on avait précédemment demandé de contrôler leur stéréotype ont davantage exprimé une vision stéréotypée...

Les résultats de cette deuxième tâche vont à l'encontre de la logique : quelqu'un de responsabilisé (on lui a donné du pouvoir), qu'on a prévenu de ne pas user de stéréotypes, n'arrive qu'à user de self-control une seule fois et se "lâche" dès la deuxième tâche qui pourtant était en corrélation avec son statut d'évaluateur. Il se passe ce qu'on appelle l'effet

rebond : les pensées occultées reviennent avec force, indépendamment de la personne, car la personne a moins de contrôle sur elle-même quand elle a du pouvoir les autres.

L'autre constatation bien triste de cette expérience, c'est qu'il faille dire aux personnes de ne pas user de stéréotypes pour qu'elles n'en usent pas... Autrement dit, aucunes d'entre-elles n'a réfléchi à la question de la discrimination préalablement, aucune n'a dompté cette absence de réflexion qu'est le racisme (les items de l'expérience sont sans équivoque raciste, Joe étant taxé de "pauvre", "paresseux", "peu intelligent" alors que la seule donnée que l'on connaît sur lui est qu'il est noir)

Cela explique bon nombre de dérives des puissants...Vous devriez pouvoir trouver beaucoup d'exemple de "pulsions" ou d'actes moralement douteux difficilement réfrénés par les puissants.

**- Plus on a de pouvoir, plus on évalue ses propres performances positivement et plus on voit les performances des autres comme médiocres.**

**Georgensen et Harris (1998)** ont passé à la loupe 25 études de laboratoire ou de terrain sur cette question : la conclusion est claire, plus on a de pouvoir, plus on juge son travail bon et plus on trouve médiocre le travail des autres.

On voit là une forte confusion à l'œuvre chez les puissants entre le statut et la nature du travail : ils concluent inconsciemment que s'ils ont un statut supérieur c'est qu'ils font un excellent travail ; et inversement que le reste du monde, les statuts inférieurs comme les autres supérieurs font un travail médiocre, parce qu'ils n'ont pas son pouvoir à lui. Or un ouvrier peut faire un travail d'une excellence et d'une rigueur admirable et un cadre supérieur travailler comme une brute sans finesse. Le statut ne dit absolument rien sur la qualité du travail. Un conférencier peut crier aussi désagréablement qu'une "marchande de poisson" et une épicière être aussi passionnante et riche d'enseignement qu'un chercheur. Tout est possible, le statut ne dit finalement que très peu de choses sur une personne et ce qu'elle fait effectivement.

**- le pouvoir modifie notre sens moral**

**Lammers et Stapel (2009)** pour cette expérience on avait amorcé certains sujets à se sentir puissant ou au contraire à ne pas avoir de pouvoir.

Une amorce est une petite manipulation - petite, mais néanmoins efficace - pour que des personnes pensent et agissent sur un certain mode, ici qu'ils se sentent puissants ou sans pouvoir : on leur avait fait réaliser des mots mêlés où ils devaient chercher des mots liés à la puissance (pouvoir, autorité, influence...) ou au pouvoir faible (subalterne, impuissance, soumission...). Les techniques d'amorçage peuvent paraître ridicule on peut douter de leur efficacité, mais dans les actes cela marche ; petite digression explicative sur l'amorçage : si on fait lire à des sujets des mots sur la vieillesse et qu'on calcule le temps qu'ils mettent à rejoindre la sortie après l'expérience, ils seront bien plus lents que ceux qui n'ont pas lu ces mots.

Après l'amorçage à être ou non puissant, on leur soumet un dilemme moral auquel ils devront répondre. Voici les 3 dilemmes, nous ne mettons pas les résultats immédiatement pour vous puissiez vous autotester si vous le souhaitez, l'important étant la façon dont vous justifiez votre choix :

**Dilemme 1 :** Carole, une lycéenne qui a promis de voir sa copine Corinne pour l'aider à résoudre un problème personnel, se voit proposer par Tina, une nouvelle fille de sa classe, de l'accompagner au théâtre. Elle doit donc choisir entre sa loyauté envers Corinne et la nécessité de se montrer gentil envers l'invitation de la nouvelle élève Tina. Que doit-elle faire?

**Dilemme 2 :** un médecin informe à une femme que son compagnon n'en a plus que pour quelques mois à vivre. La femme demande au docteur s'il est possible de différer cette terrible annonce afin qu'elle puisse lui organiser le rêve de sa vie, à savoir un voyage en Afrique. Que doit faire le docteur ? Différer l'annonce ou dire la vérité sans attendre ?

**Dilemme 3 :** un kidnappeur d'enfant est arrêté au moment où il vient récupérer la rançon qu'il a réclamée. Face à son refus d'indiquer où se trouve l'enfant, le policier en charge de l'affaire décide de le menacer d'employer la torture. La question est, est-il permis dans ce cas, d'utiliser des pressions psychologiques, d'utiliser la privation de sommeil et de nourriture ou des violences physiques ?

### Résultats :

L'important ici n'est pas le choix, mais la façon dont les personnes justifient leur choix.

- Pour le dilemme numéro 1, ceux qui ne sont pas puissants, qu'on a amorcé à être un "sans-pouvoir" vont justifier leur décisions en fonction des conséquences pour les personnes " Tina a besoin de nouveaux amis, sinon elle va se sentir seule" ou "Corinne a besoin de quelqu'un pour résoudre ces problèmes".

- Pour le dilemme numéro 1, ceux qui ont été amorcés à penser en "puissant" vont justifier leurs décisions par des principes moraux généraux "une promesse est une promesse (voir Corinne)", "il faut être accueillant envers les nouveaux"

- Pour le dilemme numéro 2 et 3, il en est de même : les personnes ayant un sentiment de pouvoir font appel aux grands principes moraux, c'est-à-dire que le médecin doit dire directement la vérité au patient et le policier ne doit pas utiliser toutes formes de rétorsion. Excepté qu'ici, être inflexible avec les principes moraux généraux est problématique : le patient n'aura peut-être plus jamais l'occasion de vivre un bon moment avant sa mort, peut-être qu'il fera annuler son rêve ou ne pourra en profiter autant que si la nouvelle avait été retardée. Quant au kidnappeur, ne pas lui mettre de pression peut peut-être mettre en danger de mort l'enfant. Pour ces dilemmes, les sans-pouvoirs font preuve de plus de flexibilité et pensent avant tout aux conséquences plutôt que de s'en remettre à des principes généraux.

Ces expériences expliquent bien des comportements : si le puissant licencie pour le principe général du bien-être de l'entreprise, c'est à dire sa forte croissance maintenue, il ne pense pas aux conséquences, il s'en remet à quelque chose de supérieur, voire divin (l'économie), qui va au-delà de ce que l'humain peut percevoir (du moins c'est une croyance répandue). Penser à de grands principes supérieurs sert comme excuse, sert le déni de la personne qui a pris la décision, sert de faire-valoir, sert à imposer une décision, est économique d'un point de vue mental (on ne s'embarrasse pas de réflexions, on ne cherche pas d'autres idées, on ne ressent pas d'émotions, on a un "c'est comme ça" fataliste et distant) même si elle est profondément injuste, injustifiable et avec de graves conséquences.

Autrement dit, avec un vocabulaire plus philosophique, les gens amorcés à être "puissant", agissent selon un impératif catégorique : « il faut / il ne faut pas... ». Le devoir est figé, les actions ne sont pas adaptées concrètement mais répondent à des principes abstraits (il ne faut pas mentir, il faut dire la vérité quelles que soient les circonstances et les conséquences...).

### **Mais en réalité, c'est sans doute bien pire...**

Toutes ces conclusions d'expérience et d'études se basent uniquement sur un pouvoir d'action sur les autres, sur les situations. Exceptés pour les études prenant pour sujet des personnes ayant un pouvoir dans leur vie professionnelle, les personnes n'ont pas les "à cotés" du pouvoir, les expérimentateurs ne pouvant pas reproduire les conditions exactes d'un grand pouvoir, c'est-à-dire les bonus de millions d'euros, les salaires exorbitants, la cour soumise et admirative, le luxe... Donc dans les faits, l'ivresse du pouvoir est forcément beaucoup plus intense. Il est absolument impossible de garder les pieds sur terre, à moins d'avoir l'immense sagesse de se forcer à être comme un "sans-pouvoir" c'est-à-dire travailler dans les mêmes conditions qu'un subordonné, fréquenter des subordonnés et vivre sans avantages particuliers. Or même cela c'est impossible : parce que les personnes ne se comporteront pas de la même manière si elles savent que vous avez un pouvoir et elles vous offriront sans s'en rendre compte un traitement spécial, favorisant, qui empêchera toute connexion avec la réalité.

Ce constat est clair : le pouvoir est comme une immense cuite, il nous saoule et nous fait voir la réalité d'une manière qui dessert ensuite cette même réalité, cette réalité qui a pourtant permis d'acquérir un pouvoir. Qu'importe qu'on soit humble, orgueilleux, méchant, gentil ; qu'importe le parcours, les valeurs, le pouvoir nous rendra ivres de lui et nous fera tout oublier.

### **Que faire ?**

- **Supprimer les avantages et privilèges des postes à pouvoir pour susciter un vrai engagement**

Il faut supprimer un maximum d'avantages aux postes à pouvoir. Personnellement, j'imagine parfaitement un président rémunéré d'un SMIC et étant obligé de conserver un petit boulot de dix heures par semaine pour ces finances. WTF ! Me criez-vous alors, mais laissez-moi présenter les arguments de ma radicalité: on a vu dans un précédent article [la théorie de l'engagement](#). Pour forcer l'engagement chez une personne il faut le lui imposer dans un

contexte de liberté (paradoxal, mais efficient dans la réalité), il faut lui faire faire un acte engageant, devant un public, irrévocable et demandant un certain effort ; il faut que cet acte engageant ne soit pas rémunérateur, que ce soit en monnaie sonnante ou trébuchante comme en avantages.

Donc pour avoir des chefs, des directeurs, des présidents engagés envers l'organisation, l'intérêt collectif, la société pour laquelle ils ont du pouvoir, il ne faut pas les récompenser, il ne faut qu'il y gagne quelque chose de plus. Alors le pouvoir serait exercé uniquement par engagement envers l'activité elle-même, c'est à dire le bien-être d'une entreprise donc de ses membres comme de son activité, c'est-à-dire le bien-être d'une société, donc de ses citoyens comme de son évolution profitable pour l'avenir.

Utopique ? Impossible ? Pas tant que ça. Une communauté zapatiste s'est organisée avec une vision du pouvoir en tant que corvée : tous les citoyens sont formés à l'exercice du pouvoir et chacun, à tour de rôle prend des fonctions de pouvoir. C'est vraiment une corvée, parce que ces citoyens doivent conserver leurs activités habituelles de travail, il n'y a pas d'avantages à avoir du pouvoir. Évidemment ce n'est pas une société parfaite, elle connaît ses soucis, mais ils sont d'une autre nature. On en reparlera sans doute un jour.

Cependant même sans avantages, sans privilèges, il y aurait tout de même des luttes de pouvoirs. Parce que le pouvoir est ivresse, il nous fait nous sentir importants. On a pu le constater dans des milieux où pourtant il n'y avait aucun centime à gagner par le pouvoir. Donc ce n'est pas une solution qui réglerait tous les problèmes, cependant c'est à tester.

## **Limiter le pouvoir**

Tout pouvoir doit être limité dans le temps, que ce soit le pouvoir politique ou le pouvoir en entreprise. Il faut empêcher le cumul des mandats, mais aussi le renouvellement de mandat. Le mandat doit être unique. Prenons l'exemple d'un représentant élu, chacun sait qu'il n'agira qu'en vue de se faire réélire, de se maintenir, et non selon la volonté générale. Il n'agira alors que par intérêt personnel, celui de se maintenir en place. Pour cela, certains n'hésiteront pas à manipuler l'opinion ou encore à magouiller pour financer ses prochaines campagnes.

Parlons budget de campagne. Là encore il faut trouver un dispositif pour limiter les abus, car c'est l'argent qui détermine le meilleur candidat, et non le programme. Comment faire? Non seulement, il faut limiter les budgets de campagne (ce qui existe déjà), mais dépasser un certain seuil, chaque candidat devra reverser un pourcentage de son budget aux autres candidats afin que la campagne soit équitable financièrement et puisse permettre aux plus petits partis d'assurer un financement. Autrement dit, plus les gros partis dépensent en campagnes, plus les petits récupèrent un financement.

Mais plus efficace encore, il faudrait limiter la démocratie électorale et instituer une démocratie participative: une moitié des représentants seraient élus, une autre moitié serait tirée au sort.



Autre moyen de limiter le pouvoir: que chacun soit formé au pouvoir, aux responsabilités. Par exemple, il faudrait introduire au lycée des cours de droit et de sociologie. Dans les universités, chaque discipline aurait un volet "politique", afin que chacun puisse, selon son champ d'expertise, corrélérer ses compétences à des objectifs collectifs. Pour que la politique ne soit plus un métier, il faut permettre à l'ensemble de la population, au lycée et dans les études supérieures, de se constituer un bagage qui lui permettra de tendre vers des responsabilités mais aussi de remettre en cause des responsables.

Afin de limiter les abus en entreprise, il faut considérer l'entreprise comme un micro-État (ce qu'elle est déjà), et d'installer la démocratie dans le monde du travail. Par exemple, quand une entreprise est importante en termes de salariés, le patron devra répondre à des objectifs fixés par les salariés ou leurs représentants. Le patron aura un mandat, limité dans le temps et non renouvelable. Une fois son mandat achevé, il devient un salarié comme un autre. Cela peut sembler grotesque, et pourtant il existe déjà des modèles qui fonctionnent très bien en France où les salariés ont racheté leur propre entreprise et en possède désormais une part; ou encore certaines associations loi 1901 qui délivrent un salaire à des employés, sans faire de profit, et qui votent régulièrement un bureau. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard

- **Prendre notre pouvoir en main et viser l'autonomie**

Le deuxième problème vient de nous : nous abandonnons notre pouvoir. On s'en tient, pour le plus grand nombre, à râler sur le parti au pouvoir qui nous déplaît, à commenter ce que les médias mettent en exergue, puis à voter ou à ne pas voter. Qu'on râle ou non, qu'importe, on fait poursuivre ainsi la mécanique. Qu'on manifeste après une mesure ou qu'on colle des affiches pour le parti qui nous déplaît le moins, qu'importe on participe ainsi à la préservation bien tranquille de l'organisation, du pouvoir. Quel que soit le parti choisi, le pouvoir sera toujours ivresse pour celui qui le gagnera. Cette ivresse, couplée à une idéologie "puissante" (attirant donc particulièrement les impuissants en contexte d'impuissance) peut devenir pur délire, comme le prouve l'histoire et l'actualité (cf nazisme et communisme notamment en Corée du Nord actuellement). Une révolution, comme beaucoup l'espère, serait strictement inutile : elle mettrait en tête encore quelqu'un qui finirait par être ivre de pouvoir et ne verrait plus la réalité.

La solution est à la fois complexe et simple : il faut cesser de se faire subordonné et commencer à devenir décideur de son chemin de vie, de ses comportements, de ses pensées et construire avec les autres. Il faut se faire ninja en entreprise et engager les boss à devenir humain, être ce justicier discret qui dit non au bon moment et désobéit pour sauver autrui, s'ouvrir la tête à des destinées plus palpitantes que celles d'une journée shopping avec crédit illimité, s'engager personnellement à des quêtes créatives, folles, jubilatoires, mais toujours dans le respect d'autrui, même si autrui peut être un puissant ivre de sa fonction. Nous ne sommes pas que des consommateurs de produits, des consommateurs-réactant de médias, des consommateurs de société, on peut tous être acteurs de quelque chose de plus grand que notre caddie, quelque chose de plus grand que la décoration de notre salon, plus grand que le nombre moyen de nos enfants : plus grand, mais à notre taille, accessible concrètement. Apprenons, réfléchissons, passons à l'action, les sociables rallieront peut être les gens, les plus

intellectuels théoriseront, les empathiques aideront, les scientifiques expérimenteront, les plus techniques inventeront pour tous librement, les astucieux hackeront des structures, etc. Il est fort dommage de laisser en friche son pouvoir, d'attendre d'avoir un "statut" pour agir pour les autres, d'attendre qu'un certain pouvoir soit en place pour changer le monde à notre place, d'attendre qu'on vous autorise au pouvoir pour en avoir...

Il y a fort à s'inspirer des hackers de tous poils, des créatifs, des artistes... et ce n'est en rien une résignation ou un abandon : c'est construire par-dessus ce qui nous déplaît, c'est avancer.

- **Changer notre conception du pouvoir et cessez de rêver d'être supérieur à l'autre tant par le pouvoir que par les privilèges.**

On râle contre les inégalités, que ce soit au travail comme dans la société, mais d'un côté notre conception du pouvoir est inégalitaire ; pour le dire autrement, notre désir du pouvoir est de souhaiter les inégalités, ce qui fait de nous des êtres complètement dissonants :

**Hofstede (1989)** a été amené à travailler dans une entreprise multinationale d'informatique dans les années 60. Il a entrepris d'étudier les différences culturelles concernant la façon dont les employés percevaient leur travail ou leur chef par exemple. D'étude en étude, il a rassemblé des données dans 74 pays différents comportant 20 langues différentes, et a récolté 116 000 questionnaires comprenant une centaine de questions.

**Résultats :**

- les pays d'Europe du Nord ont des valeurs de pouvoir faible, ce qui veut dire qu'ils supportent mal les inégalités, qu'ils préfèrent les relations professionnelles égalitaires basées sur la négociation et la délégation des pouvoirs aux salariés. Ils ne tolèrent pas les forts écarts de salaire, les privilèges et les [symboles de pouvoir](#).
- la France a une adhésion à des distances de pouvoir relativement forte : les salariés préfèrent des relations professionnelles autoritaires, attendent et valorisent les inégalités sociales et professionnelles, notamment au niveau des salaires.

Autrement dit, avec notre distance au pouvoir forte, on veut avoir des salaires qui nous différencient les uns des autres, on quête la différence symbolique, le privilège (prime, chèque cadeau, employé du mois...). On veut donc l'inégalité, même quand on la subit, il n'est pas rare de rêver être ce millionnaire qui ne dépense qu'en voitures, propriétés monstrueusement grandes, etc. On rêve d'être de l'autre côté de l'inégalité, mais c'est entretenir ce qui nous nuit et qui nuit aux 99%, parce que nos souhaits guident notre vie, nos choix.

Évidemment avec une telle conception du pouvoir, on ne pourra jamais résoudre les inégalités, parce que cela commence par accepter qu'on puisse se mettre sur un même rang d'égalité, cela nécessite le partage du pouvoir donc de renoncer à vouloir être supérieur et distinguer des autres. Cela nécessite de questionner son rapport à la société de consommation également.

C'est une question compliquée que notre distance au pouvoir, une question qui demande de se regarder dans le miroir et d'accepter le reflet de nos idées, de leurs conséquences. C'est une



question qui doit se traiter dans le calme, sans colère ni haine contre soi ou les autres. Mais c'est une question essentielle à se poser - à mon sens - pour vraiment savoir ce que l'on veut des "systèmes", que ce soit au travail ou dans la société.

**Source :**

La psychologie du pouvoir en 60 questions, Laurent Auzoult, dunod ;

Le livre est passionnant, cependant il peut rebuter les non-initiés à la psychologie : pour chaque question il y a une expérience, voire plus. Cependant il reste très lisible, très compréhensible et fort riche d'enseignement. Notre article est très réducteur en comparaison de ce que le livre aborde et il est fort probable qu'on le retrouve encore dans nos sources. Un point noir par contre pour ceux qui sont par contre initiés à la psychologie ou la méthode scientifique : certaines expériences auraient mérité à plus de détails et précisions (on pense à l'expérience de Stanford de Zimbardo qu'on aurait pu aborder ici ; ou Milgram).